

GENGIS KHAN OU LA MORT!

(UNE TRANCHE DE VIE)

Pierre Alain Jeannet, Bienne

Je ne demandais pas la lune! Quelqu'un de ma qualité et de ma race, élevé avec tant de soin et d'amour, nourri et abreuvé dans les règles de la plus précautionneuse diététique, constamment ausculté, pesé et bichonné par des mains expertes, quelqu'un de ma race, disais-je, pouvait légitimement aspirer à un destin brillant et à une fin glorieuse.

L'humaine bienveillance qui m'avait entouré dès mon âge le plus tendre, l'environnement romantique des pâturages que je parcourais librement, le chant joyeux du laboureur, telles avaient été les mamelles auxquelles mon âme s'était abreuvée. La vie exemplaire de mes maîtres, leur probité, leur juste sévérité avaient forgé dans mon esprit l'image d'un monde équitable, prometteur, qui reconnaîtrait forcément mes mérites et les récompenserait tôt ou tard. Un jour, j'en étais sûr, j'allais rencontrer la personne de goût qui percevrait ma richesse intérieure, qui saurait apprécier la fraîcheur de mon teint, la ferme douceur de ma chair, la saveur de mon corps. Celle qui me comprendrait, enfin, car elle me comprendrait, et qui, par une approche adéquate, favoriserait l'accomplissement de ma vocation.

Sitôt que mon âge et ma maturité m'eurent mis en état d'être exposé aux yeux du monde, la rencontre ardemment désirée ne se fit pas attendre. L'œillade concupiscente que m'adressa d'emblée la perle rare me fit chavirer de bonheur. Ce fut comme un étourdissement : tout s'obscurcit autour de moi, et je me sentis emporté.

Lorsque je repris mes esprits, je gisais nu sous son regard avide et songeur, qui trahissait le désir de retarder à dessein la première étreinte. Anticipant la scène qui ne manquerait pas de suivre, je me figurais frémissant sous l'onction voluptueuse de ses doigts, qui me lubrifiaient délicatement d'une huile de qualité. Je sentais déjà mon corps s'embraser. Une onde de chaleur se répandrait dans mes muscles pour en coaguler les humeurs. Je verrais ma chair dorée et croustillante scintiller sous une petite grêle de fleur de sel et de poivre concassé. On m'habillerait

d'une onctueuse couverture de foie gras, surmontée d'une rouelle de truffe du Périgord, telle une Légion d'Odeurs épinglée à ma poitrine par un Président bling bling. Inhalant par avance le fumet grisant de la réduction de Noilly Prat qui viendrait m'inonder de félicité, je me voyais déjà élevé à la dignité de Tournedos Rossini, me couchant de bonheur sur une porcelaine de Sèvres, entouré d'une mousse safranée de céleri au gingembre, de quelques têtes d'asperges sauvages, humectées d'un beurre fondu à l'estragon, d'un bouquet de carottes naines glacées sur son lit de sauge caramélisée, et accompagné d'une bouteille de Gamaret-Garanoir de La Côte. Je me voyais déjà exhalant mon dernier soupir entre les lèvres gourmandes d'une charmante Elvire, dans un somptueux dîner aux chandelles, un soir de Saint-Valentin, parachevant ainsi en apothéose une existence entière vouée au plaisir et à l'amour des bonnes choses.

Un premier nuage vint ternir notre idylle lorsque je vis sa main s'approcher de moi armée d'un couteau dont le franc affûtage semblait rendre toute résistance vaine et dérisoire. Elle se mit à me trancher d'un geste décidé, apparemment insensible aux sursauts d'orgueil que cette mutilation perfide de mon ego imprimait à mon corps meurtri.

Plus violente encore était la douleur de mon âme, que cette trahison brutale ensanglantait. Un tel revirement ! et si rapide ! après une rencontre si prometteuse ! des regards si engageants ! Se pouvait-il qu'elle m'eût trompé ? Ma candeur et mon inexpérience m'avaient-elles entraîné à trop bien préjuger de son apparence, à méconnaître sa véritable nature ? Non ! Non ! Le destin ne pouvait réserver tel sort à un être de ma qualité. Peut-être nous étions-nous mal compris ! Peut-être avais-je affaire à une personne cérébrale, compliquée, certes, mais animée des meilleures intentions. Les cuisantes coupures qu'elle m'infligeait en ce moment pouvaient n'être que les préliminaires de plus hautes jouissances, auxquelles elle allait m'initier. Peut-être le passage par des apprêts douloureux

s'imposait-il pour contraindre ma chair à exprimer sa quintessence.
 Oui, c'était cela ! Peu sensible aux artifices de la cuisine bourgeoise, elle aspirait probablement à des textures ou à des saveurs plus sauvages. Loin de me réduire à un humiliant néant de bouillie informe, les caresses appuyées de ce glaive étrange et pénétrant me multipliaient, métamorphosaient mon corps en un kaléidoscope de parcelles goûteuses, sécrétant de sublimes sucs savoureux. Oui ! à présent, mon âme, un instant égarée, saisissait son âme pour y découvrir la profondeur de son amour, et mon cœur, transparent pour elle seule, cessait d'être un problème. Et les moiteurs de mon front taillé, elle seule les saurait rafraîchir en badigeonnant celui-ci d'une potion lénifiante, faite d'huile d'olive pressée à froid, de hachis d'échalotes au balsamique de Modène, d'une tombée de cognac, d'une pincée de piment d'Espelette, pour le couronner enfin d'un jaune d'œuf moelleux et faire de moi le roi des Tartares. Je me voyais déjà emporté dans les steppes de l'Asie centrale, et, chevauché par mon amazone, je m'attendrissais délicieusement sous sa croupe, tandis que, les cheveux au vent, elle parcourait d'hostiles contrées dans de fougueuses cavalcades. Au diable les mondanités et les raffinements bourgeois ! Au diable la cuisine sédentaire ! Au diable Rossini ! Par elle et pour elle, je serais Gengis Khan ! Unissant nos talents, nous allions nous engloutir lascivement dans la frénésie des jouissances barbares !

Barbares, nous le devînmes, hélas ! Surtout elle ! Lorsqu'elle me jeta par surprise dans le hachoir électrique, accompagné d'un oignon jaunâtre et mollasson dont les miasmes dénonçaient le bulbe en fin de vie, je compris enfin, mais un peu tard, que j'étais tombé entre les mains d'une perverse. Rapidement réduit en panade par les vrombissantes rotations du couteau, je perdis mon identité et mon âme dans l'accouchement d'une morne bouillie, mal mariée à un hachis d'herbacée malodorante. Après m'avoir grossièrement malaxé avec un mélange d'herbes salées des plus vulgaires, elle me roula dans la farine, comme un Boulanger avec une héroïne de Flaubert, puis me plongea dans un brûlant bain d'huile rance d'origine douteuse. Alors, je connus l'enfer ! Ce qui me restait de chair et d'espoir s'échappa peu à peu en larmes amères pour s'évaporer sous les ricanements grésillants d'un rôtissage peu franc, qui me transforma en une sorte de semelle grise et desséchée. La mort dans l'âme, je m'apprêtais à affronter stoïquement la fin de mon calvaire. Je fus déposé sur un linceul de salade

défraîchie, orné d'une couronne de tomates insipides, suivie d'une infâme coulée de ketchup en guise d'extrême-onction. Enfin, comme le couvercle d'un cercueil en carton, une coupole de pain vaguement sucré se rabattit mollement sur moi.

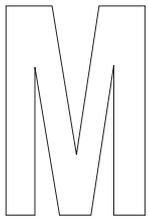
L'idée d'aller finir ma vie entre les lèvres adipeuses et les dents cariées de la sorcière qui venait de me dévoiler son vrai visage fit naître en moi un violent accès de révolte. Quoi ? Moi, filet de bœuf labellisé « Natura Beef » à soixante-dix-neuf francs nonante le kilo, finir en hamburger dans l'estomac de ce monstre de perversité et de barbarie culinaires ! Quoi ? Mon existence allait s'achever si pitoyablement, et sans savoir pourquoi ? Sans savoir si elle m'avait volé à l'étalage du boucher en ignorant ma valeur et ma qualité, si son incompétence culinaire l'avait conduite à commettre inconsciemment un tel sacrilège. Sans savoir quelles blessures profondes et mystérieuses de son âme l'avaient entraînée à assouvir sur moi cette incompréhensible vengeance, en m'infligeant une mort si dégradante ! Quoi ? Le ciel pouvait tolérer une telle injustice, et les hommes la commettre impunément !...

Quand elle saisit mon cercueil pour le porter à sa bouche, la panique s'associa à ma révolte. Un torrent d'images disparates se précipita dans mon âme. Danton !... Robespierre !... Marie-Antoinette !... Souper aux chandelles !... Légion d'Honneur !... Rossini !... Ketchup !... Agir ! Vite !... Gengis Khan !... Les chevaux sauvages !... Sa croupe au piment d'Espelette !... Moulinex ! Pour mourir dignement !... C'est fini !... Ma vie gâchée !... Non ! Me sauver !... Paroles historiques !... Oui !... Ses dernières paroles furent admirables !... Mon Dieu ! On ne peut rien faire !... Vite... trouver la phrase, nom de Dieu !...

Au moment où Ginette ouvrait une bouche démesurée pour mordre dans son hamburger, une parcelle de viande s'en échappa et, avec une résolution extrême, lança à pleins poumons, comme pour appeler quelqu'un, ce mot : Madame-Bovary-c'est-moi.

TERRE DE SANG

Rémy Berger, Collonges VS



Mercredi 06 juin 2018

Pardonnez-moi mon Dieu car j'ai péché. Je suis prêt à les accueillir. Je les entends monter les escaliers. Des aboiements. Ils sont venus avec des chiens.

PARDONNEZ-MOI MON DIEU.

Lundi 04 juin 2018

J'étais prêt à tout, je lui ai même offert plus que ça en valait à ce salaud. Il sait en plus à quel point j'en ai besoin de ce terrain pour survivre. Mais non. MONSIEUR LE GRAND VIGNERON n'a rien voulu entendre. Il préfère garder cette parcelle, et me voir crever à petit feu.

Ça fait dix longues années qu'avec Brigitte on a décidé de se lancer dans la vigne, dix putains de longues années à perdre de l'argent, se battre contre cette vigne qui ne veut rien nous donner. Ça va faire trois ans que ma femme s'est tirée aujourd'hui. Joyeux anniversaire. Tout m'abandonne, je suis seul, désespéré, incapable, une MERDE.

Et l'autre qui ne veut rien entendre, qu'est-ce que ça peut lui faire de me vendre cette parcelle, de toute façon il ne l'utilise pas. Le monde est vraiment rempli de pourritures. Quand j'ai parlé de cette histoire à mon pote François il m'a dit « faut qu'il paie, faudrait le choper et le taper un bon coup, pour lui apprendre la vie à c't'enfoiré ». Utiliser la manière forte. Quand on peut plus se faire entendre, on tape.

Je ne mérite pas de vivre comme ça. Tout le monde m'enfoncé, les factures s'accumulent, les rappels, les poursuites, le divorce...

Et mon vin en plus, il est pas mauvais. C'est du bon vin de table. Mais personne n'en veut, j'ai quelques acheteurs réguliers mais je ne comprends pas pourquoi y'en a pas plus qui veulent de mon vin.

J'ai reçu un flyer de MONSIEUR LE GRAND VIGNERON la semaine passée dans ma boîte aux lettres.

La Cave Dumoulin est ouverte et fête ses 150 ans. Venez découvrir nos vins de qualité et de tradition

depuis trois générations. Le Féchy c'est la vie. Du 04 au 10 juin nous vous réservons de nombreuses surprises et des lots à gagner.

J'irai leur dire coucou à c't'équipe. Et peut-être même que je gagnerai un lot. Je vais me boire un dernier verre de mon bon Chasselat et au lit.

Mardi 05 juin 2018

Calme-toi, calme-toi Roger. Pourquoi je l'ai pas vu ce putain de sanglier noir. Impossible à voir. Respire et commence depuis le début. Respire calmement, fais le vide et vas-y.

06h00 je me lève. La nuit a été longue, chaude, humide. J'ai très mal dormi. Cette histoire me ronge de l'intérieur. Un feu me brûle et crame mes boyaux, une haine m'envahit et m'habite. Je prends mon déjeuner, bois un petit blanc, mange les restes de la veille, café pomme pour me donner le coup de fouet. Je suis prêt. Cette haine danse avec moi une danse dangereuse.

Je n'arrive pas, je ne fais rien, c'est trop tard. Je n'arrive pas à aller bosser. Je peux plus la voir c'te vigne, je la vomis. Je décide de boire toute la matinée, boire mon vin. C'est cette vigne et cette haine qui m'ont poussé à faire ça.

11 heures je décide d'aller à la p'tite fête de MONSIEUR LE GRAND VIGNERON. Pourquoi il n'a pas voulu me vendre cette parcelle? Rien ne se serait passé s'il avait accepté de discuter.

Quand je suis arrivé, le patron était assis à une table, entouré de ses bons copains, le président de la commune, le paysan du coin, même le banquier était là. Le gratin, le haut du panier. Evidemment quand je suis arrivé, j'ai fait tache. Tout le monde s'est retourné pour me dévisager. J'ai même pu entendre :

« Qu'est-ce qu'il fout là celui-ci ? »

« T'as vu, c'est l'autre, le vigneron d'à côté, enfin vigneron c'est un bien grand mot, son vin est dégueulasse, je l'utiliserais même pas pour faire la cuisine. »

« Il dit qu'il n'arrive pas à tourner avec son vin mais faut croire qu'il gagne suffisamment pour s'acheter tout ce qu'il mange, t'as vu comme il est gros ? »

Même un gamin à sa mère « Maman, il pue le monsieur

là-bas. »

Vous savez quoi je vous EMMERDE. Je me suis accoudé à une table dans un coin, personne, personne ne vient pour me dire bonjour, me proposer de déguster un de leurs merveilleux vins. Quand je m'approche d'un groupe, tout le monde tourne la tête ou part.

Ma haine disperse les gens autour de moi. Ça doit être ça.

Un miracle s'est produit, quelque chose que je ne pensais pas possible, moi qui me suis convaincu que l'espèce humaine était pourrie, gangrenée par le diable. Ce miracle c'est une jeune fille d'une dizaine d'années, belle comme un ange, elle sent un doux parfum de lavande. Un ange parmi les bêtes. Elle a dans ses longs cheveux blonds un serre-tête bleu avec des fleurs blanches fixées sur le dessus. Elle porte une longue robe blanche avec de la dentelle et des petites ballerines vernies d'un rouge vif, le rouge de la passion, le rouge du vin. Elle sent la pureté et l'innocence. Quand elle marche, on dirait qu'elle est sur un nuage. Et le sourire, elle sourit à tout le monde, sans distinction aucune.

Ce petit ange s'est dirigé vers moi, m'a souri, et m'a dit « Bonjour monsieur, est-ce que vous voulez un billet de tombola ? il y a plein de lots super à gagner. C'est deux francs le billet. »

Je décide de lui en prendre cinq, la remercie et lui souris en retour. Je ne sais pas depuis quand je n'ai plus souri mais ça me fait bizarre. J'ai le visage bloqué dans la haine et le désespoir, grave et dépressif. Je prends les tickets et les mets dans la poche de mon pantalon. Pourquoi tu m'as vendu ces billets, petit ange. Tu n'aurais jamais dû venir vers moi, vers la bête. Elle repart, contente, sans me calculer, sans me juger. Elle m'a remercié. Merci. Légère, aérienne. Deux minutes plus tard sa mère me demande de partir, dit que les gens sont gênés, que je sens l'alcool, que je fais peur aux enfants, que je devrais rentrer, et pourquoi pas venir une autre fois quand ça ira mieux. Comment une fille aussi pure, aussi gentille, peut avoir des parents comme eux, sommes-nous voués à devenir comme ça ? A partir de quand perd-on notre insouciance ?

Je viens à leur fête de merde, je ne dis rien et on me jette comme ça ? Je ne suis pas assez bien ?

Prends une respiration, la journée va être longue, très longue. Qu'est-ce qu'il s'est passé ensuite, souviens-toi, mon gros. Je dois noter, c'est important que je me souviens de tout, d'absolument tout.

14 heures, je suis rentré à la maison. J'ai ouvert une bouteille, me suis assis sur la terrasse et j'ai fixé le sol. Je suis resté comme ça pendant une demi-heure, le vide total, le néant, mort cérébrale. L'espace d'un

instant je me suis senti partir, et puis j'ai retrouvé mes esprits. Retour à la réalité. Retour case départ, vous allez direct en prison et vous sautez un tour.

Quand je mets mes mains dans les poches de mon pantalon je tombe sur les billets de tombola. Qu'est-ce que je fais ? Je les ouvre ou je les jette ? Je lui en ai acheté cinq à la p'tite. Je commence par ouvrir le premier, j'ai le droit à un MERCI. Le deuxième, troisième, quatrième toujours ce foutu MERCI. Voilà que j'ouvre le dernier et je gagne un lot. Je reste trente secondes à regarder ce bout de papier qui me dit que j'ai gagné un putain de lot et que je dois aller le chercher. Tout s'emmêle, puis le vide.

Je décide de m'ouvrir une autre bouteille, ça m'aide à réfléchir. Je continue à ce rythme-là jusqu'à la fin de l'après-midi.

18 heures, j'ai repris ma voiture et vais chercher mon lot. L'air est orageux et le ciel est couvert de nuages noirs. Il fait sombre, le vent se lève. Il y a de la tension dans l'air.

Lorsque j'arrive dans la cour de MONSIEUR LE GRAND VIGNERON il ne reste plus que quelques personnes. Tout le monde a bien bu durant cette journée, l'ambiance a changé, à présent, en plus des regards, les gens rigolent en me voyant et me demandent qu'est-ce que je fous encore là. « T'es pas le bienvenu mon gars alors rentre chez toi. T'as compris ? »

Tout le monde me dévisage et me pousse dans les cordes. Je lui tends mon billet de tombola et lui dis que j'ai gagné un lot. Il regarde, le tourne dans tous les sens. Il fait exprès cet enfoiré, jusqu'au bout il va m'emmerder.

« Eh ben dis donc, qui l'eut cru. T'en as de la chance. Tu vas pouvoir déguster du bon vin pour une fois. »

Et ça il le dit tout fort en regardant ses amis. Tout le monde rigole. Je suis trop saoul pour répondre à ce qu'il dit, je reste debout, les yeux qui vrillent, et j'attends. Mon visage reste inexpressif.

« Pandora va chercher ta mère et dis-lui de ramener un lot de bouteilles pour celui-ci. » Elle s'envole chercher sa mère. Au revoir, à bientôt ma petite. Sa mère arrive et me donne six bouteilles et me dit de partir sur-le-champ, que j'empeste l'alcool et qu'elle n'aime pas me voir traîner ici. Quand je sors mes mains des poches je fais tomber mon porte-monnaie mais ne le ramasse pas. Acte manqué ou prémédité ? Je récupère les bouteilles et retourne à ma voiture, dans l'ombre des arbres. Lorsque j'ouvre la porte j'entends la voix d'une petite fille « Monsieur, Monsieur, attendez, vous avez fait tomber votre porte-monnaie. » Que fais-tu Pandora, que fais-tu là ? Je me penche vers elle pour prendre ce qu'elle a dans sa main et à ce moment-là... Mon visage se ferme, obscurité, vide, néant. Mon

visage et mon corps tout entier se ferment sur la petite Pandora. Je l'étreins de tout mon être, je la serre, trop fort. Je ne sais pas combien de temps ça a duré. Je n'ai aucun souvenir de cette scène. Juste un sentiment de bonheur et de calme. Lorsque je l'écarte de moi le visage du petit ange est endormi. La tête est penchée en arrière, elle ne respire plus. Je suis dans un état second, je n'arrive plus à réfléchir, mon corps a pris possession de ma tête. Je mets le corps lourd et sans vie dans le coffre de la voiture et le couvre d'une vieille couverture rouge qui traîne. Je me mets en mode automatique, je démarre et pars. Je dois trouver un endroit où la cacher, un endroit où elle pourra dormir au chaud. J'ai emprunté la route forestière, la pluie s'est mise à tomber à grosses gouttes. Les éclairs déchirent le ciel. Je roule vite, trop vite pour ce que je vois de la route.

Quelle nuit, une nuit de fou, allez, continue, il s'est passé quoi après.

De la forêt sort un sanglier, il court comme une bête terrorisée, il court et je le percute en frontal. Un bruit fracassant, la voiture se met en travers de la route. Je ne vois quasiment plus rien, du sang coule de ma tête en grosse quantité. J'essaie de reprendre mes esprits, la panique monte. Je sors du véhicule et vois la bête allongée sur le sol en train d'agoniser. Elle me regarde du coin de l'œil, elle souffle fort et pousse des gémissements de douleur. Tu as scellé mon sort, bête du diable. De l'eau sort du radiateur de la voiture. Je n'arrive plus à la démarrer. Je récupère la petite fille et pousse la voiture dans le talus. La pluie continue de tomber, ce soir le ciel pleure la mort d'un ange. A présent il repose dans la forêt. Bonne nuit Pandora.

Mercredi 06 juin

Le réveil est dur, je n'ai même pas enlevé mes habits et mes chaussures. Je me suis affalé sur le plumard entièrement trempé et plein de sang, il y en a partout. Une odeur autour de moi, une odeur de mort. Je reste bloqué, allongé sur mon lit à regarder le plafond et à essayer de comprendre, encore et encore, ce qu'il s'est passé. A présent ce n'est plus qu'une question de temps avant qu'ils ne retrouvent ma voiture et le corps de la fillette qui repose sur un lit de feuilles mortes au milieu de la forêt. Le sanglier est resté sur la route, agonisant, venu tout droit de l'enfer, il m'a donné le coup de grâce.

Comme cette vie est triste. Le plus pathétique dans cette histoire c'est que c'est moi qui me suis mis tout seul dans cette situation. A vouloir me battre pour une cause perdue, pour quelque chose qui n'était pas fait pour moi. Mais non, je n'ai pas écouté, j'ai continué tête baissée à vouloir travailler la vigne, c'est cette terre de sang qui m'a tué. Abattu.

Mon vin, ma vinasse, un truc qu'on n'utiliserait même pas pour faire de la cuisine, ce tord-boyaux, personne ne l'aime. Eh ben, je vais le boire moi, puisque de toute façon ce sera la dernière fois aujourd'hui que j'aurai l'occasion de picoler, je vais le boire jusqu'à la dernière goutte. Je vais en finir avec cette histoire.

Dans ma petite cuisine j'allume la radio, je tombe sur Piaf qui chante « la vie en rose ». Je vais me doucher, je me rase la barbe et la moustache. Je me parfume et enfle le costard que j'avais mis le jour de mon mariage. C'est un jour important tout de même.

Sur la table à manger les bouteilles sont alignées et je débouche la première. Puis la deuxième, troisième. Je ne m'arrête plus.

Je vais bien les recevoir ces flics, avec du bon vin qu'on pourra boire ensemble. Moment de partage autour de la table.

Pardonnez-moi mon Dieu car j'ai péché. Je suis prêt à les accueillir. Je les entends monter les escaliers. Des aboiements. Ils sont venus avec des chiens.

PARDONNEZ-MOI MON DIEU.

TOUS DES SALAUDS

Rosemarie Fournier, Sion

Touche-moi encore une fois ! Touche-moi encore une fois et je t'envoie un coup de savate où ça fait mal. Tu as vu mes bottes ? Tu as vu comme c'est pointu ? Essaie encore une fois de me foutre la main aux fesses. Je te promets que j'hésiterais pas, sale vicieux !

Nicole retourne vers le bar, faisant claquer rageusement lesdites bottes sur le carrelage du café-restaurant des Alpes. Les joues enflammées par l'altercation, elle se met à essuyer le bar à grands coups de torchon. Elle le tient, le prochain de la liste. Jauvet l'aura bien cherché. Avec ses yeux qui la déshabillent sans vergogne, son sourire torve, ses plaisanteries salaces... Elle ne supporte plus. Il n'aura que ce qu'il mérite. A cette idée, elle ralentit le mouvement de sa main. Aurait presque envie de sourire.

Après le repas du soir, son service terminé, elle remonte dans son studio au-dessus du restaurant, ferme sa porte à clé et sort un petit cahier planqué au fond du tiroir de ses soutiens-gorges. La couverture porte un titre : « #MoiAussi » (elle n'aime pas les anglicismes). Sur la première page, elle a dessiné un tableau. Très soigné, à la règle. Pour l'instant, il ne comporte que trois lignes et quatre colonnes. Le titre de la première colonne est « Sale type ». Au-dessous, trois noms : Philippe, Béret Noir et Le Vieux. La deuxième colonne porte des remarques : « a essayé de m'embrasser », « a tiré sur ma jupe qui s'est déchirée », « m'a proposé 100 francs pour coucher avec lui ». La colonne suivante ne contient que des annotations abrégées ; la dernière est intitulée « Régulé le ».

Assise dans son lit, Nicole ajoute une quatrième ligne à son tableau. Elle écrit « Jauvet », puis « m'a attrapé par le bras et peloté les fesses ». Les yeux au plafond, elle réfléchit. Comment se débarrasser de celui-là ? Philippe a eu droit à une bonne dose d'antigel dans sa bière panachée. Comme il la buvait très vite et s'en allait toujours tout de suite, elle n'avait pas assisté au final. Dès qu'il avait quitté son tabouret de bar, elle avait escamoté et lavé son verre. C'est seulement

en entendant des cris qu'elle était sortie, en même temps que les autres clients. Elle avait vu Philippe étendu par terre, du sang sous sa tête. Il s'était idéalement cogné le crâne sur un coin d'escalier, suite à l'étourdissement provoqué par l'antigel. Mort. Troisième colonne du tableau : Antig. b./esc.

Ça, c'était l'an dernier. Juste au moment où sortaient dans la presse ces histoires de harcèlement sexuel. Nicole avait lu tout ce qui concernait le sujet sur les réseaux sociaux. Son indignation était vive. Surtout en constatant que les coupables, bien souvent, restaient impunis. Elle se sentait concernée : tant de clients se montraient entreprenants. Jolie frimousse, jupe ultracourte, juchée sur de hauts talons, elle avait de quoi faire fantasmer n'importe qui. Elle ne voulait pas changer de style. C'était à eux de garder les mains autour de leur verre. La conclusion était très simple : « tous des salauds, pas d'impunité, faut les exterminer ». Nicole allait se charger de faire justice en s'occupant personnellement des malotrus qui la prenaient pour une traînée.

Le deuxième, Béret Noir, lui avait donné plus de fil à retordre. Déjà qu'il avait fallu attendre un peu. Deux morts la même semaine, ça l'aurait fichu mal. L'antigel ayant prouvé son efficacité, elle récidiva trois mois plus tard, dans son assiette du jour. Steak, pommes sautées, jardinière de légumes. Au moment du coup de feu dans la cuisine, personne ne faisait attention à elle. Elle avait saisi l'assiette et discrètement versé de l'antigel sur la sauce. Avec le sourire, elle l'avait apportée à la table de Béret Noir, avec un verre de Gamay vieilles vignes de la cave de l'Orlaya. Béret Noir s'était mis à manger distraitement, en lisant le journal.

Après un temps interminable, elle l'avait enfin vu piquer du nez dans son assiette et glisser à terre, comme au ralenti. Un client s'était précipité vers lui, avait crié à Nicole d'appeler une ambulance. Elle avait mimé l'affolement et, les doigts empêtrés sur le clavier du téléphone, avait retardé le plus possible l'appel au secours. Transporté à l'hôpital, Béret Noir avait succombé le lendemain à une insuffisance rénale aiguë. Elle avait bien ri en voyant le faire-part

de décès dans le journal. Unanimement regretté, tu parles! Troisième colonne du tableau : Antig, sauce/hôp.

Avec Le Vieux, ce fut facile. Il était toujours le dernier à partir, à l'heure de la fermeture. Généralement bien allumé. Elle savait que, pour rentrer chez lui, il empruntait un passage qui surplombait une rue, plusieurs mètres en dessous. La barrière qui longeait le passage n'était pas des plus solides. Elle l'avait déjà vérifié, secoué un bon coup un montant en fer presque déchaussé. Un jeu d'enfant que de suivre et pousser le bonhomme contre la barrière qui avait aisément cédé sous son poids. Exit Le Vieux. Troisième colonne du tableau : Tombé/Barr.

Assise sur son lit, Nicole mâchouille son stylo. Le problème est sérieux. Jauvet doit avoir une quarantaine d'années ; il est bâti comme un camionneur. Difficile de le pousser dans le vide. Il ne boit que du vin, et du meilleur. L'antigel est hors de question. Alors ? Il y a bien le pistolet que le patron garde sous le comptoir, mais l'idée est quand même de ne pas se faire attraper. Et d'ailleurs, elle n'a aucune idée de la manière dont ça fonctionne, ces machins-là.

On verra demain. Nicole bâille, décide qu'il est trop tard pour faire sa toilette et se couche. Pas de réveil, le luxe. Cette semaine, elle commence son service à 14 heures. Son sommeil est serein. Coupable, elle ? Et de quoi donc ? Ils ont bien cherché ce qui leur est arrivé, ces fichues ordures machistes. Elle a carrément l'impression de rendre service à l'humanité en se débarrassant d'eux. Elle se réveille en entendant du tapage dans l'escalier. Bruit de voix, dispute. Ah oui, encore le couple de l'étage en dessous qui rentre de virée nocturne.

A se demander pourquoi ils restent ensemble, ces deux-là. C'est pas comme elle, avec Serge. Serge, c'est son amoureux. Il est raide dingue d'elle. C'est agréable, même si un peu lourd parfois à cause de sa jalousie malade. Quand il vient au café, il la couve littéralement et lance de noirs regards à tous les clients masculins. Mi-flattée, mi-agacée, elle le garde en attendant mieux. A son actif, il est séduisant avec ses épaules de bodybildeur, ses tatouages, son air de mauvais garçon qui cherche la bagarre. Ses copines sont à l'affût. Si elle le largue, il ne se noiera pas. Au fait... Tout à coup, elle n'a plus sommeil. Serge... Et si... Elle attrape son téléphone sur la table de nuit, compose le numéro de Serge. Elle sait déjà comment elle va jouer ce coup.

– Mmmmm... C'est toi ? Voix flottante, Serge est là.
– Serge, mon amour, pardon de te réveiller au milieu de la nuit. Si tu savais ce qui m'arrive... C'est horrible! Nicole a pris une voix larmoyante, dramatique. Elle

pense fugitivement qu'elle devrait peut-être s'inscrire à un cours de théâtre. Elle continue :

– Il m'est arrivé quelque chose d'épouvantable. Serge, tu peux venir ?
– Nicole, ça va ?
– Oui, enfin nooon... Tu peux venir ? Je crois que j'ai vraiment besoin de toi.
– J'arrive !

Serge n'habite pas très loin. Il sera là dans quelques minutes. En attendant, elle peaufine sa mise en scène. Allongée, la mine défaite, les cheveux étalés sur l'oreiller, les yeux rougis de les avoir beaucoup frottés, elle attend.

Trois coups à la porte qui s'ouvre à la volée.

– Nicole ! Qu'est-ce qui se passe ?
– Si tu savais... voix plaintive, yeux baissés, mains qui se tordent.

Serge s'est assis sur le lit et l'a prise dans ses bras. Elle balbutie, ses mots entrecoupés de sanglots.

– Ce salaud-là, Jauvet, tu sais, celui qui cherche toujours à me peloter. C'est horrible, il... il...
– Il, quoi ? Qu'est-ce qu'il t'a fait ?
– Il m'a violée !

Serge la regarde, horrifié. De la colère plein les yeux, il dit lentement :

– L'ordure... Il a osé...

Nicole prend un air encore plus misérable (elle se dit que, décidément, elle a du potentiel d'actrice en elle).

– Qu'est-ce qu'on va faire ? Je ne veux pas qu'il s'en tire comme ça.
– Ah non ! Je m'en occupe.

Il l'embrasse avec douceur.

– Ne t'inquiète pas. Il va payer. Cher et tout de suite. Je vais chercher Ben et Dany. Tu sais où il habite, ce Jauvet ?

Nicole sait. Elle connaît aussi les amis de Serge. Pas des faciles. D'ailleurs Dany a déjà fait de la prison pour coups et blessures. Serge s'en va. Nicole se couche sous les draps avec le sourire.

Le lendemain, quand elle arrive au café, tout est calme, après le coup de feu du repas de midi. Elle guette. Consulte les dernières nouvelles sur le site internet du journal local. C'est seulement dans la soirée qu'elle lit : Crime au centre-ville.

La nuit dernière, un ou des inconnus ont forcé la porte d'un appartement, près de la place du Marché. Selon la police, il s'agirait d'un cambriolage qui a mal tourné. Le propriétaire, qui vivait seul, a reçu plusieurs coups de couteau qui ont provoqué sa mort. Plus d'informations dans notre édition papier de demain.

Quand elle peut enfin fermer le café, elle se précipite chez elle. Elle complète la quatrième ligne du tableau.

Troisième colonne : S. Juste ça, un beau S majuscule. Elle inscrit encore la date du jour et range le cahier. Elle n'a pas vu Serge depuis plusieurs jours mais ne s'inquiète pas. Il fait profil bas. Il est peut-être parti en virée moto avec ses amis. Elle épluche le journal. Rien de neuf. La police semble larguée. Au café, ça discute, ça émet des hypothèses, ça critique les flics. Nicole évolue de table en table, apporte les plats, encaisse, parle de la météo. Avec une discrétion totale. Jusqu'au jour où elle voit deux policiers en uniforme passer la porte du restaurant. Un jeune à lunettes et cheveux rasés, un plus âgé à la corpulence imposante. Ils s'installent au bar, commandent des cafés et demandent à parler à Nicole Grand.

– C'est moi, dit-elle, un petit trémolo dans la voix.

– Nous aimerions vous poser quelques questions au sujet de Monsieur Jauvet. Vous avez sans doute entendu parler de sa mort ?

– Oui, bien sûr, comme tout le monde. Il y a du nouveau ? Elle pose les cafés sur le bar avec une assurance feinte.

– Vous connaissez aussi un certain Serge Mordet, n'est-ce pas ?

– Heu oui... C'est un habitué.

– Un peu plus que ça, peut-être ?

Les questions se suivent, lancées tour à tour par l'un ou l'autre des policiers. Ils veulent savoir si elle a vu Serge le soir du crime. Si elle l'a vu depuis. Si elle sait où il se trouve.

– Voyez-vous, il n'est pas chez lui et nous aurions quelques questions à lui poser. Mais, si vous ne savez pas, nous n'allons pas insister.

Elle les regarde partir ; l'inquiétude lui tord le ventre. Pour la première fois, elle se dit que peut-être les choses vont mal tourner. Serge est inatteignable. Son téléphone semble déconnecté. Elle essaie de se rassurer en se disant qu'après tout elle n'a rien fait, elle.

Quand un autre client lui demande une bière en essayant de lui prendre la taille, elle réagit à peine. Pas le moment de se faire remarquer.

Et puis, quelques jours plus tard, la catastrophe. Le journal annonce l'arrestation de trois personnes dans le cadre du meurtre de Jauvet. Le même jour, les policiers reviennent avec un mandat de perquisition pour le studio de Nicole. Serge l'a caftée ! Lorsqu'ils découvrent son cahier, ils l'emmènent au poste pour l'interroger. Les abréviations de la troisième colonne les intriguent. Le bidon d'antigel à moitié vide, caché sous l'évier du coin cuisine aussi.

– C'est rien, juste des gribouillages ! L'antigel, c'est

pour...

Nicole ne convainc personne. Elle finit par s'effondrer.

Elle reverra brièvement Serge au tribunal avant d'écopier d'une longue peine. Au moins, dans la prison pour femmes où elle purgera sa condamnation, elle n'aura plus à se soucier de harcèlement sexuel. Quoique...





2^e prix dessin – Cyril Boillat, Saint-Aubin-Sauges



3^e prix dessin – Dao Nguyen, Genève